

C'ÉTAIT une femme plutôt grande, d'allure assez froide, belle peut-être. On la voyait passer tôt le matin, à l'heure où la brume enveloppe encore les rues et le bas des immeubles, s'estompant pour laisser glisser les voitures, étouffant progressivement le vrombissement des moteurs. On savait que c'était elle avant même de la voir. On reconnaissait, à l'oreille, le déséquilibre sonore de ses talons sur le macadam, le pied droit frappant davantage le sol que le pied gauche. La démarche était assurée, presque militaire. Puis elle apparaissait, tête et buste tendus, jambes souples et rapides. Elle avançait en cadence et rien ne semblait pouvoir l'arrêter. On ne distinguait jamais sa tenue, on ne pouvait en apprécier les changements. Elle portait toujours un imperméable beige qui descendait jusqu'aux genoux, fermement noué à la taille. Le col relevé ajoutait encore à son mystère. Seules les chaussures indiquaient le cycle des saisons. À vrai dire, dans cette région, il n'y avait guère de grandes variations de temps. Les bottes cavalières laissaient place aux bottines puis aux escarpins. L'alternance se jouait

au niveau des coloris, noir ou marron, certainement selon son humeur. De sa vie, on ne pouvait faire que des suppositions. Les mains, toujours dans les poches, ne laissaient rien deviner de son état d'esprit. Elle était toujours trop loin pour qu'on puisse distinguer les traits de son visage et en déduire une quelconque expression. Impossible non plus de lui donner un âge tant elle paraissait toujours la même. Je l'appelais *la femme à l'imperméable*.

Je ne sais combien de temps je l'observai ainsi, de ma fenêtre. Le rituel de son passage, chaque matin, rythmait mes jours. Le soir, je m'endormais avec l'agréable perspective de la revoir le lendemain. Toutes les questions que je me posais sur sa vie nourrissaient mon existence. Sans m'en rendre compte, je me l'étais rendue indispensable, et comme j'avais tout imaginé, elle revêtait les traits de l'idéal. Un jour, pourtant, cela ne me suffit plus. Il me fallait la connaître davantage. Je ne parvenais plus à me contenter de son passage quotidien. J'étais certainement arrivé à court d'imagination. L'imperméable beige hantait mes pensées, me poursuivait toute la journée. Lorsque je me promenais dans les rues, je croyais la voir partout. Toutes les femmes portant un imperméable se retrouvaient en elle. Mais de celles-là, de celles que je croisais sur le trottoir, que je voyais s'affairer dans un parc auprès d'enfants turbulents ou hésiter entre deux produits dans un rayon de supermarché, je distinguais les traits et les expressions. Leurs vies, qui se donnaient à lire aisément, brouil-

laient la complétude de l'image que je m'étais faite de *la femme à l'imperméable*. J'aurais voulu toutes les éliminer pour qu'elles ne nuisent plus à mon illumination. J'avais peut-être des velléités de meurtrier, mais certainement plus encore l'âme d'un rêveur. Il me fallait donc accepter toutes ces autres femmes pour continuer de ne penser qu'à elle.

J'essayais de trouver la force nécessaire pour aller à sa rencontre. Je tournais et retournais cette idée dans ma tête. Je ne cessais de penser qu'il fallait certainement être un peu fou pour aller lui parler, mais il m'était impossible de me résigner. Le besoin était trop fort. De jour en jour, la femme à l'imperméable, je veux dire, la femme, en elle-même, occupait moins mon esprit. C'était à moi que je pensais sans cesse, à moi et au courage qui me faisait défaut. Je continuais de me poster, chaque matin, à ma fenêtre pour la voir passer. Elle m'était devenue familière. Je la considérais un peu comme une amie. Elle faisait partie de ma vie. Je crois cependant qu'à cette époque il eût été encore temps de l'oublier. Il aurait suffi que je prévoie quelque chose à faire à l'heure de son passage. Mettre en marche la cafetière, allumer la télévision pour regarder les actualités, écouter la radio assis à la table de la cuisine ou encore lire. Je ne manquais pas d'occupations et n'étais pas du genre à m'ennuyer. Ce n'aurait été qu'une question de discipline, une semaine ou deux. La déshabitude aurait naturellement pris le dessus. De temps à autre, je l'aurais aperçue. Simple coïncidence de nos deux passages respectifs : elle, au

loin, traversant la rue ; moi, longeant la baie vitrée de mon appartement, traversant le salon. J'aurais souri de l'observer du haut de mon troisième étage, à quelques mètres d'altitude. «Tiens, voilà de nouveau la femme à l'imperméable!» Et puis, l'un et l'autre, nous aurions poursuivi nos chemins : moi, vers mon bureau ou la salle de bains et elle...

Où pouvait-elle se rendre chaque matin? Que pouvait-elle faire de ses journées? Quel genre de vie pouvait-elle mener ? J'avais, pour mon plus grand malheur, dépassé ce temps où il eût été encore facile de l'arracher à ma vie, dépassé aussi cette autre période où le simple fait de la regarder suffisait à me contenter. Il me fallait briser le fantasme et la rencontrer pour rejoindre nos réalités. Je me couchais ce soir-là de bonne heure pour que le sommeil m'emporte rapidement. Sans conscience du temps qui passe, je me disais que le jour arriverait plus vite. J'avais, en effet, programmé notre rencontre au lendemain. Les préparatifs de ce premier rendez-vous m'avaient occupé une bonne partie de la journée. J'avais soigneusement cherché la tenue adéquate. Le costume, trop strict, risquait de lui faire penser que je me rendais au travail. Je rejetai immédiatement cette idée car, n'ayant point de travail, il eût été contraire à ma nature de me placer dans le mensonge dès notre première entrevue. J'avais bien un imperméable, moi aussi, dans lequel j'aurais pu m'envelopper, résolvant en même temps le délicat choix de la tenue que j'allais porter en dessous, mais l'idée de nous retrouver

nez à nez, tous deux vêtus d'un semblable pardessus beige, alors que j'avais eu tout le temps désiré pour choisir la veste adéquate et que j'avais également bien d'autres possibilités vestimentaires, me paraissait comique voire ridicule. J'optais pour quelque chose de neutre, mais dont la neutralité avait été savamment étudiée. Une femme aurait dit : quelque chose de *tout simple*. L'adjectif *simple* qualifiant un vêtement sobre, de belle matière et de coupe parfaite, qui attire le regard non pour lui-même, mais parce qu'il est au service de la personne qui le porte. Cette simplicité apparente n'est évidemment qu'un leurre et, pour être tout à fait honnête, je me donnais un mal fou à choisir la tenue appropriée. Je ne me retrouvais tout entier dans aucun style et ne voulais me résoudre à lui présenter qu'une facette de ma personnalité. Exaspéré, je faillis renoncer... non au choix réfléchi de la tenue, mais à la rencontre même. Je parvins à me raisonner, estimant que toutes ces tergiversations étaient bien inutiles. C'est alors que je trouvai la solution du *quelque chose de tout simple*. Opter pour le *simple* était peut-être un peu lâche, mais rassurant. Après tout, nous aurions tout loisir de nous découvrir davantage par la suite... Je ne voulais pas me l'avouer, mais à retourner chemises, vestes et pantalons pendant des heures, je cherchais déjà à lui plaire.

L'heure du réveil arriva plus tôt que prévu. Ma première pensée fut la rencontre programmée. À cet instant, je fus tenté de l'ajourner. Je craignais de me précipiter, de ne pas avoir suffisamment réfléchi à ma

présentation, de ne pas avoir assez mûri notre premier rendez-vous. Il me fallait encore du temps. Je me forçai cependant à écarter ces arguments qui n'étaient que des prétextes pour repousser l'instant de la rencontre. Il me fallait suivre mon destin, quitte à être déçu, quitte à décevoir. Je me levai mécaniquement et me préparai sans hâte, avec méthode, comme mû par une force extérieure. Ma tenue était prête, elle m'attendait sur la chaise à côté du lit. Je ne pris qu'un café. J'avais l'estomac noué. Je surveillais constamment l'heure en numérique sur le cadran du four. D'ici quelques minutes, elle serait en bas, passerait devant mon immeuble. Il était temps que je descende. Machinalement, et alors que je me dirigeais vers l'ascenseur, je fus saisi d'une angoisse. Et s'il tombait en panne? Et si je restais coincé à l'intérieur durant des heures? Ou même, seulement quelques minutes?... Quelques fatales minutes qui me priveraient de son passage? Depuis que j'habitais dans cette résidence, cela n'était jamais arrivé, une panne d'ascenseur, mais qui sait? On parle bien des coups du sort... Celui-là serait désastreux. Je ne m'en remettrais pas, car il me serait impossible de trouver une seconde fois le courage nécessaire pour aller à sa rencontre. Elle serait perdue à jamais...

Je fis demi-tour et empruntai les escaliers de secours. Je poussai péniblement la porte étonnamment lourde et pénétrai, pour la première fois, dans la cage d'escalier antipathique et obscure. J'avais l'impression de me sauver, de m'échapper, de fuir un lieu que j'aurais

visité par erreur sans y être autorisé. Je marchais vers l'inconnu, me hâtant de retrouver la présence rassurante de la femme à l'imperméable. J'ignore combien de temps se prolongea mon attente sur le trottoir d'en face, dans le froid matinal. Je restai tout d'abord – quelques minutes, peut-être? – à l'entrée de l'immeuble. Je ne savais comment se dérouleraient les événements, mais je me fiais à mon instinct. J'attendais que sa vue déclençât une action de ma part. Je me tenais prêt à me diriger vers elle, à l'accoster. Selon son attitude ou sa réponse, je dirais ensuite quelque chose. Elle sourirait. Elle comprendrait tout, je pense... Mais comme elle tardait à venir, je décidai de traverser la rue. Mon champ de vision, plus large, n'en était que plus confortable. Mon extrême nervosité exacerbait mon impatience. Je me mis à imaginer les causes de son retard. Son réveil n'avait pas sonné. Elle avait pris un jour de congé. Elle était malade. Je cherchais simplement à me rassurer, à gagner du temps et éloigner de mon esprit la possibilité qu'elle ne vienne pas. Je ne croyais déjà plus à mes arguments.

Je décidai de focaliser mon attention sur autre chose pour passer le temps et tentai de deviner la couleur de la prochaine voiture qui passerait devant moi – un jeu qui me permettait de patienter, durant mon enfance, tout en faisant bonne figure lorsque mes parents avaient dépassé l'heure convenue pour venir me chercher, mais surtout qui m'évitait d'envisager l'hypothétique accident dont ils auraient pu être victimes. Mais cela ne servait à rien. Je continuais de la guetter

dans l'angle mort de mon regard. Soudain, je crus la voir surgir. Mon cœur s'emballa. C'en était trop... tout cela devenait ridicule. De toute façon, ce n'était pas elle. C'était une autre femme qui se rendait à l'arrêt de bus à l'angle de la rue. Je l'avais déjà aperçue le matin, toujours à la même heure, mais toujours après le passage de la femme à l'imperméable. À l'agacement succéda le dépit, jusqu'à ce que le poison de la résignation m'envahisse tout entier. C'était fini. Je capitulai. Cela ne s'était jamais produit, mais il y a une première fois à toute chose... La femme à l'imperméable ne passerait pas...

Je rentrai chez moi dans un état second, comme après avoir subi une anesthésie. En entrant dans l'ascenseur – il pouvait désormais tomber en panne, plus rien n'avait d'importance –, je sentis une vague d'épuisement s'abattre sur moi. Je me sentais lourd, sans énergie, terriblement déçu. En pénétrant dans l'appartement, je fus saisi par son inertie. Happé par le silence. Je me tenais debout au milieu du séjour, comme dans la salle d'un tribunal. Meubles et objets me scrutaient avec arrogance et mépris. La journée s'annonçait creuse et désespérante. Il me faudrait contenir l'espoir et patienter jusqu'au lendemain pour la voir de nouveau et rompre ainsi le sortilège de ma déveine... Hélas, mon pressentiment se vérifia. Elle ne passa pas le lendemain ni les jours suivants. Elle s'était évaporée.

La terreur me gagna et, pris de vertiges, je perçus toute l'absurdité de la situation. Je me demandais si



je n'avais pas rêvé, si je n'avais pas simplement tout imaginé. Tout cela ne tenait sur rien. Je ne savais rien d'elle. Je me l'étais certainement fabriquée. Elle n'avait existé que parce que j'avais inventé ce regard que je posais sur elle chaque matin. Je ne me sentais plus appartenir au monde et glissais malgré moi sur les rives d'un autre univers qui devait être celui des fous. Les dates sont floues dans ma mémoire et je ne sais combien de temps je mis pour me convaincre que la femme à l'imperméable ne passerait plus jamais devant mon immeuble ; quelques jours peut-être, une semaine tout au plus. Les heures n'avaient plus de prise sur moi. Je pense que je vivais depuis trop longtemps à contretemps. Solitaire par nature, sans l'obligation de composer avec une autre personne et de faire un quelconque effort pour tenir compte des activités et du rythme d'une compagne, je me nourrissais uniquement quand la faim me tenaillait, quelles que soient les heures du jour et de la nuit. Comme je n'allumais plus la radio, j'avais perdu le séquençage classique de la journée : matin, après-midi, soirée. Je ne pensais plus qu'à elle, à elle et à son absence. Puis me vint une idée : le seul moyen de garder les pieds sur terre était de partir à sa recherche. La suivre était la clé de mon retour à la raison. Je me lançai alors dans une quête éperdue pour la retrouver. Je me disais qu'elle n'avait pas pu partir bien loin et que j'avais une chance, même minime, de l'apercevoir en ville. Il fallait bien qu'elle fasse ses courses...

Je partis donc un matin à sa recherche, persuadé d'obtenir des réponses avant la fin de la journée. J'arpentais les rues animées du centre-ville et décidai d'entrer dans chaque café, chaque brasserie, chaque boutique. Je tentais d'avoir un air dégagé pour ne pas attirer l'attention du personnel et des vendeurs. Dans la mesure où je ne voulais rien de ce qu'ils offraient, que je n'attendais aucun service, je savais pertinemment que mon attitude inquisitrice suscitait la méfiance. Souvent, on me demandait si on pouvait m'être utile. J'interprétais toujours cette proposition comme une façon courtoise de me signifier que je n'étais pas le bienvenu. J'étais mû par une énergie inconnue jusque-là. L'urgence de la retrouver s'apparentait à un besoin vital et je dois reconnaître que, n'étant pas sportif et abhorrant la marche – en particulier le piétinement propre à la déambulation dans les boutiques –, je me découvris des ressources physiques jusque-là insoupçonnées. Mais, sous l'air serene que j'essayais d'afficher, mon esprit bouillonnait. L'un après l'autre, chaque magasin dans lequel elle ne se trouvait pas renforçait l'idée de mon échec à venir pour la retrouver. Elle n'était nulle part. Il fallait que je m'y résigne et ce renoncement était insupportable. Je ne concevais pas de continuer la vie avec l'acceptation de sa disparition.

Je décidai de rentrer chez moi et c'est en remontant l'artère principale qui allait me permettre de reprendre le bus que je l'aperçus. D'abord, ce ne fut qu'une masse informe et grossière, une sorte de boule

aplatie sur un banc. Je pensais avoir perdu tout espoir et pourtant je fus immédiatement attiré par elle. Comme aimanté, j'obliquai en direction du banc. L'avenue avait retrouvé son calme en ce qui devait être un début de soirée. Les bureaux étaient fermés, les rideaux des devantures baissés. Les façades des immeubles résidentiels s'ornaient progressivement de rectangles réguliers, jaunes et lumineux. Chacun rentrait chez soi. Je restais quant à moi figé, face au banc sur lequel je le reconnus aussitôt : l'imperméable !

Le modèle correspondait exactement à celui que j'avais vu sur la femme. Je ne sais précisément d'où me venait cette certitude, mais cela ne faisait aucun doute. Cet imperméable était bien le sien. Je le saisis brusquement. Sans ménagement, j'en cherchai les poches. Je tremblais de joie à l'idée de trouver un renseignement sur son identité, un document, un ticket, un papier griffonné, n'importe quoi qui me parle d'elle. Dans l'excitation, je le tournais et le retournais dans tous les sens, heurtant à plusieurs reprises la boucle métallique de la ceinture contre le fer forgé du banc. Je ne me serais jamais permis tant de brusquerie et de désinvolture en sa présence. Mais qu'importe, elle n'était pas là. Je prenais possession de ce qui lui appartenait avec la rage triomphante du chien de chasse qui débusque sa proie au détour d'un fourré et peut enfin s'en saisir à pleines dents. Ma joie cependant fut de courte durée. Par le fait même que je détenais la pièce qui l'avait, tous ces matins que j'avais passé à l'observer, caractérisée le mieux, la